

Ce que les architectes savent

Pascal Urbain

juin 2008



Il est bien connu que l'architecture n'apparaît comme un monolithe que quand elle est vue de l'extérieur, et de très loin. Comme d'autres, la discipline est traversée par de nombreux courants antagonistes, agitée par de violentes polémiques. Mais à la différence de quelques autres disciplines, l'architecture ne peut pas se prévaloir d'un socle théorique consensuel. Au contraire d'une « science normale », au sens où l'entend Thomas Kuhn, tout y est toujours en débat. Et au contraire d'une « science révolutionnaire », dont les promoteurs espèrent qu'elle deviendra « normale », tôt ou tard, l'architecture paraît noyée dans une épouvantable « révolution permanente ». Dès lors, il est douteux de prétendre transmettre les « savoirs de l'architecture », et certains auteurs préfèrent parler de « culture architecturale » ou de « culture du projet ». Pour caractériser cette culture, la première distinction qui vient à l'esprit, entre science et technique, entre connaissance et action, n'est probablement pas la plus pertinente. Dans d'autres disciplines, les techniques peuvent être très explicitement articulées aux théories scientifiques qui les fondent. Une seconde distinction, entre techniques empiriques et sciences appliquées, ne permet pas mieux de décrire le phénomène. L'architecture ne se dispense pas de théories fondées en raison. Elle en produit allègrement, voire même trop, prétendent ses détracteurs. Elle s'en nourrit. Mais ce sont des théories paradoxales, utiles ou inutiles avant que d'être vraies ou fausses, ce qu'elles peuvent être par ailleurs, comme un caractère secondaire. Pour paraphraser le camarade Deng Tsiao-Ping, « peu importe qu'une théorie architecturale soit vraie ou fausse, tant qu'elle attrape les souris.¹ ». Alors, la distinction entre vérité et fécondité d'une théorie, bien connue en épistémologie, peut être la plus pertinente pour qualifier les savoirs de l'architecture, encore qu'elle n'aille pas sans problèmes².

¹ Entendons bien que l'utilité ne s'applique pas ici à des méthodes, à des techniques, à des algorithmes, qui permettraient de faire un projet d'architecture, mais bel bien à des théories.

² La fécondité peut être considérée comme une des propriétés objectives, sinon premières, d'une théorie quelle qu'elle soit. Historiquement, une « fausse » théorie peut avoir été objectivement féconde, pour autant qu'elle a permis d'établir par la suite une « vraie » théorie. Actuellement, un scientifique peut s'intéresser à une théorie nouvelle, qu'il soupçonne d'être fausse, mais qu'il croit féconde, pour établir à nouveau une « vraie » théorie. C'est dire que dans le registre de la connaissance, une théorie est « féconde » si et seulement si elle est la cause d'une « vraie » théorie, sans que le processus soit auto-prédicatif. Ce critère extérieur est moins certain en architecture. Si la vérité n'est pas absente de la

Insister sur la fécondité d'un savoir, ce pourrait être une manière de prendre au sérieux les propos des architectes, tels qu'ils sont à l'œuvre dans leurs pratiques, et d'éviter certains contresens, dont Olivier Chadoin a été victime, entre autres. Ayant à traiter de l'insertion des architectes dans le projet urbain, il y reconnaît « les vertus de l'indétermination³ » : « On peut aussi s'interroger sur la capacité de cette profession à « s'accommoder » de nouvelles fonctions. Il y a là l'illustration d'une capacité des architectes à « s'adapter en pratique » à de nouvelles fonctions qui questionnent directement le discernement possible d'une identité. Si indéniablement la formation, le titre d'architecte, et la reconnaissance du coordonnateur, sont ici des éléments qui fonctionnent comme un « capital symbolique » qui permet au coordonnateur de s'imposer, l'analyse des pratiques montre autre chose. En particulier, la capacité de cette profession à prendre en charge des fonctions très diversifiées, par ailleurs bien illustrées par la variété des rôles endossés par les architectes rencontrés dans le cours de la restitution de ce projet. Sous ce regard la recherche d'une « identité professionnelle » pose problème. On assiste en effet à une « multipositionnalité » de cette profession (souvent traduite dans la multiplication des épithètes : architecte-coordonnateur, architecte-concepteur, architecte-urbaniste, architecte-programmateur...) qui pousse finalement à penser qu'une des bases de l'identité de cette profession réside plus dans sa capacité de multifonctionnalité que dans les figures mythiques de « l'architecte-artiste » ou de « chef d'orchestre »⁴. Si l'auteur prend par ailleurs la précaution de ne pas dénier à l'architecte des « compétences spécifiques », il ne veut pas attribuer ses succès professionnels, très relatifs, ni à ces compétences disciplinaires, qui paraissent trop restreintes au regard des champs qu'il embrasse, ni au « capital culturel » d'un titre dont le prestige est déjà largement entamé, ni encore moins au discours des architectes, à leurs théories, dont l'auteur pense probablement, sans jamais l'avouer, qu'elles ne valent pas tripette. Seule demeure, comme explication, cette miraculeuse « vertu d'indétermination », dont on ne saura pas, en refermant l'ouvrage, comment elle a été transmise de générations en générations. Mais si le Monsieur te dit qu'il est un « chef d'orchestre », pourquoi tu ne le crois pas ? Pourquoi ne pas chercher de quelle manière l'architecte serait effectivement un chef d'orchestre ? Après tout, Pierre Clastres⁵ n'a-t-il pas montré qu'il existait des « chefs de tribus » à qui personne n'obéissait, la plupart du temps ? Et puisque le sujet d'étude n'est pas un Indien de la forêt amazonienne, puisque c'est un contemporain et un voisin, élevé au même lait en poudre et nourrit des mêmes références littéraires que tout autre titulaire d'un diplôme de l'enseignement supérieur, pourquoi ne pas attribuer sa compétences architecturale à ce qu'il sait de l'architecture ? Après tout, il n'est pas si extraordinaire, dans la vie quotidienne, d'avoir à apprécier un propos dans les registres conjoints de la vérité et de la fécondité, ou même dans le registre de la simple opportunité, ce qui paraît bien être le cas quand un architecte se prétend encore « chef d'orchestre » ; il faut, pour le dire, que quelqu'un soit là pour le croire.

Plus sérieusement, les savoirs féconds de l'architecte sont caractérisés par l'ellipse, plutôt que par le déploiement explicite, et par le concept, plutôt que par la proposition, encore que le concept y prend souvent la forme d'une proposition, par ellipse de ce que serait une définition rigoureuse. Considérons, à titre d'exemple, une proposition de Le Corbusier : « un plan procède du dedans au dehors ». Si c'était une proposition universelle, qui s'appliquerait aux bâtiments, elle serait fautive : il a de des architectures très nombreuses, très solides, très utiles et très belles, dont les dehors ne procèdent pas directement des dedans. Si c'était une prescription, qui s'appliquerait à la composition des bâtiments, elle ne serait pas universelle : il y a de très nombreux et très excellents architectes qui dissocient radicalement le dedans du dehors.

théorie architecturale, elle y est seconde. Ce serait dire, en radicalisant le dispositif, qu'une théorie architecturale est objectivement féconde si et seulement si elle est la cause d'une nouvelle architecture « solide », « utile » ou « belle », sans que le processus soit auto-prédictif. Pour autant que cette solidité, cette utilité ou cette beauté sont objectivables, la fécondité de la théorie qui en est la cause peut l'être aussi. Ça ne pose aucun problème théorique majeur ; tout juste un peu d'agacement.

³ Olivier Chadoin, *Être architecte, les Vertus de l'Indétermination*, Presses Universitaires de Limoges, Limoges, 2007, 384 pages, p.190

⁴ Idem, p.190

⁵ Pierre Clastres, *La Société contre l'État*, Minuit, 1974

En revanche, si c'est seulement un concept – *un plan qui procède du dedans au dehors* – il est particulièrement fécond. On peut l'objectiver dans le cadre d'une proposition vraie, mais beaucoup plus longue et ennuyeuse que l'énoncé de départ : « Quand, dans la première moitié du vingtième siècle, les techniques ont permis de construire avec des murs plus minces, quand l'économie a imposé, non seulement des murs minces, mais plus généralement, une moindre différence entre les surfaces utiles intérieures et les surfaces hors œuvre, quand a été restreinte la marge de manœuvre entre la conception d'un dedans et celle de son dehors, les architectes ont eut à considérer avec plus d'attention les rapports de l'un à l'autre, soit qu'ils assument consciemment qu'une forme extérieure puisse seulement résulter de l'organisation intérieure, soit qu'ils mettent consciemment en scène, par une succession de peaux minces et partiellement transparentes, les rapports conflictuels entre le dedans et le dehors, et, afin de mettre en œuvre ces pratiques conscientes, ils ont eu à désigner explicitement ce qui était devenu le programme subi de l'architecture nouvelle : un plan procède du dedans au dehors » L'énoncé originel n'est pas une simple description de la pratique architecturale nouvelle, qui serait extérieure à cette pratique : sans cette conscience nouvelle, sans cette désignation nouvelle, les architectes n'auraient pas pu, aussi vite, systématiser les dispositifs du plan libre ou de la façade épaisse. Mais ça n'en devient pas pour autant une méthode, une technique, et encore moins un algorithme : ça ne dit absolument pas comment faire. Ça n'est même pas une prescription, encore que Le Corbusier ait pu momentanément le souhaiter : un grand nombre d'architectes modernes ont pu se dégager du précepte, parce qu'ils en étaient conscients, et ils en étaient conscient parce que Le Corbusier l'avait énoncé... avant de s'en libérer lui-même. C'est seulement la définition d'un concept fécond, brièvement ébauchée, par délicatesse, sous la forme d'une affirmation péremptoire : « un plan procède du dedans au dehors »

Incidemment, ce petit concept d'architecture, établi pour concevoir des bâtiments isolés les uns des autres, présent à la ville par l'exhibition sans fard de leurs dedans, peut être retourné comme un gant, quand c'est l'espace public qui est considéré comme un dedans, et l'îlot bâti, comme son dehors résultant. Aucun architecte digne de ce nom ne dira que « c'est comme ça qu'il faut faire » le design urbain, ne serait-ce parce qu'en toute rigueur, ce n'est pas une « méthode » de conception. Au mieux, dans un certain état d'un certain projet, l'architecte aura à considérer que cette approche est féconde, que le concept mérite d'être approfondi, et pourra fonder cette affirmation en raison, pour autant qu'il n'excède pas les limites de ce certain état d'un certain projet. Même dans les rares circonstances où les architectes s'approchent d'une « science normale », ils y renoncent assez vite. S'agissant du design urbain, les études italiennes, et françaises par la suite, sur la typo-morphologie, ont été assez un candidat crédible à la dignité d'une « science normale ». Il y avait un objet d'étude : la configuration physique des villes. Il y avait des méthodes : la décomposition en éléments ; l'identification des types bâtis ; la reconstitution historique des formes urbaines ; etc. Il y avait une hypothèse théorique à corroborer ou à réfuter : les formes urbaines sont constituées par des mécanismes partiellement autonomes, partiellement déliés des volontés politiques, des conditions économiques, sociales et politiques qui les fondent. Certains historiens de la ville encore cette approche, avec prudence. Mais les architectes n'ont pas creusé le sillon. D'une part, les villes actuelles, objet central de leurs préoccupations, ne sont plus régies de cette façon. Leurs formes, convergentes dans les métropoles américaines, européennes et asiatiques, sont encore déliées des volontés politiques, mais beaucoup moins des conditions économiques et techniques de production. L'hypothèse typo-morphologique a tout simplement cessé d'être féconde en de nombreuses circonstances de projets, quand même elle resterait vraie pour les premiers territoires qu'elle a examinés. D'autre part, dans ses domaines de pertinence, les centres historiques, les campagnes urbanisées sur des parcelles constitués, par exemple, ce qu'elle pouvait montrer a déjà été vu. La typo-morphologie n'a jamais été révoquée en doute par les architectes. Elle n'a jamais été « dépassée » par une théorie nouvelle. Ses contradictions n'ont jamais été passée au crible. Elle est encore convoquée, à chaque fois qu'elle permet d'enrichir notre regard sur certains territoires, et notre action sur ces territoires. Il faut entendre cette théorie, ou toute autre théorie utilisée par les architectes, au sens propre de la **θεωρία** : on a vu, de nos yeux vus, et on est passé à autre chose.

Ce qui agace dans cette « théorie » de l'architecture, c'est qu'elle a certaines apparences d'une incantation rituelle, dont l'ethnologue aurait seulement à dire comment elle fonctionne, sans se préoccuper de la « vérité » des propositions, certaines apparences d'un discours rationnel, partiellement argumenté, vérifiable ou réfutable, et certaines apparences de la poésie, qui désigne plus qu'elle n'explique. Ce qui gêne dans la théorie de l'architecture, c'est qu'en associant l'incantation, la raison et un brin de poésie, elle a tous les traits du sens commun actuel, appliqués à un propos qui n'est pas de sens commun. Ce qui énerve tout le monde, c'est que les architectes parlent comme tout le monde, mais d'un monde que tous ne peuvent pas comprendre au premier abord. L'incompréhension est au fond, plus que dans la forme.

L'enseignement de l'architecture, organisé sur une assez longue période, de cinq à six ans, permet de transmettre certains savoir-faire, le dessin, par exemple, certains savoirs explicites, la résistance des matériaux, par exemple, et une multitudes de « propos de tables » concernant directement ou indirectement l'architecture. La modalité principale de l'enseignement, l'atelier de projet, assez systématiquement disjoint des cours théoriques, maintient un rapport commun à la théorie, à la contemplation d'un chasseur-cueilleur qui voyage en pagne dans le monde des idées. Ces idées sont parfois effleurées des yeux, parfois arrachées d'un coup, autant que de besoin, pour résoudre le problème du moment. Cet enseignement, à bien des égards archaïque, peut être ainsi fait parce que la théorie architecturale est trop mal fondée pour être plus strictement formalisée. Ce peut être aussi parce que ce rapport détendu au savoir est nécessaire à ces « vertus de l'indétermination », qui étonnent tant notre sociologue, et qui fondent la survie de la profession. Mine de rien, de « propos de tables » en « propos de tables », les architectes acquièrent, dans leur domaine, un savoir fragmenté, mais assez complet, assez sophistiqué. Chemin faisant, les mots communs se dégagent partiellement de leurs sens communs. Certains acquis sont éludés par ellipses. Certains jugements sont péremptoirs. Ni plus ni moins que dans n'importe quelle bonne compagnie qui traiterait longtemps de sujets compliqués, sans avoir à conclure autrement que par des actes raisonnés, sans avoir à délier la vérité de la fécondité, ou de la simple opportunité.

S'il y avait quelque mystère à éclaircir, il ne serait pas dans ce rapport civil au savoir, mais dans l'étonnement et le soupçon qu'ils peuvent provoquer à l'université : « s'ils en parlent de façon si négligée, c'est qu'ils n'en savent pas long » ; « s'ils agissent avec tant d'assurance, c'est qu'ils taisent leurs méthodes » ; « ou qu'ils sont incapables de les énoncer » ; etc. Plus simplement, les architectes cultivent leur « vertu d'indétermination », dans tous les niches écologiques assez proches de leurs bases. Leur amateurisme apparent est le bienvenu dans ces territoires où, de notoriété publique, la stricte application des méthodologies explicites a conduit aux pires calamités, y compris, bien sûr, de la part des architectes. Désormais, ils n'ont plus le pouvoir de nuire. Ils en ont encore la capacité de surprendre.

Pascal Urbain

